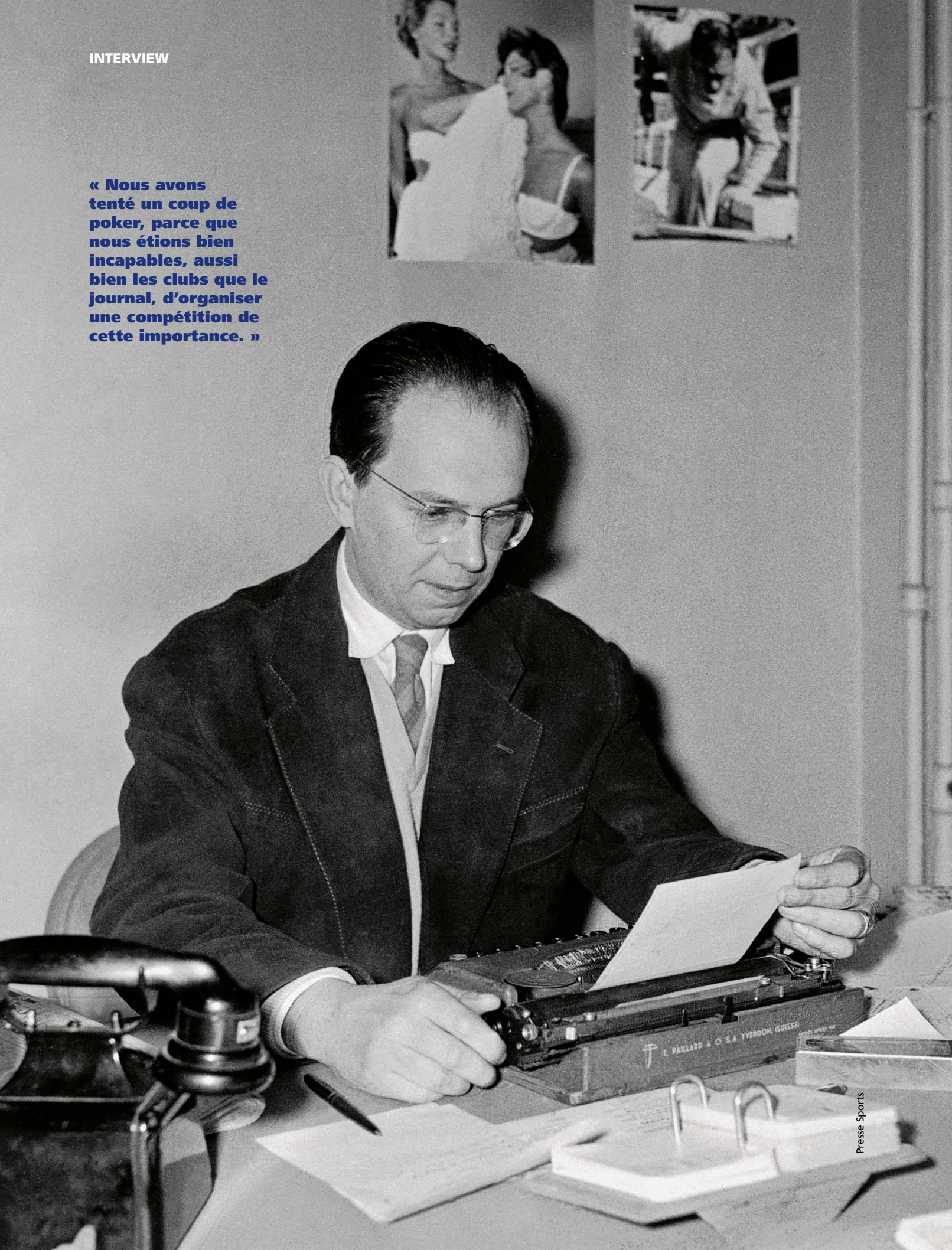


« Nous avons tenté un coup de poker, parce que nous étions bien incapables, aussi bien les clubs que le journal, d'organiser une compétition de cette importance. »



Presse Sports

JACQUES FERRAN

« LANCER LA COUPE D'EUROPE ÉTAIT UN COUP DE POKER »

Il y a plus de 60 ans, des journalistes du journal français *L'Équipe* lançaient l'idée d'une Coupe d'Europe des clubs. À 96 ans, Jacques Ferran n'a rien oublié de la fantastique aventure de ce qui est devenu la compétition interclubs la plus importante au monde.

Dans les années 50, la plupart des membres fondateurs de l'UEFA étaient concentrés sur les équipes nationales. D'où vous est venue l'idée, à vous et à Gabriel Hanot, journalistes à *L'Équipe*, de créer une compétition interclubs à l'échelle européenne ?

Au départ, la grande idée de Gabriel Hanot était que les clubs méritaient davantage que ce qu'ils avaient. Dans l'ordre de l'époque, au journal, il y avait Jacques de Ryswick, chef de rubrique, Gabriel Hanot, et moi-même qui était le petit dernier. Mais au départ, c'était Gabriel Hanot qui estimait que les clubs n'avaient pas la réputation, l'importance qu'ils méritaient.

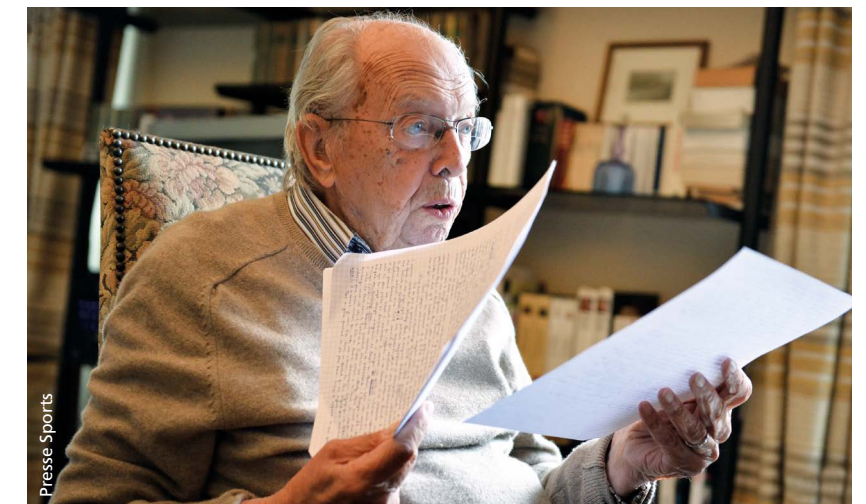
Quel était l'état du football de clubs à l'époque ?

Les grands clubs européens faisaient des efforts considérables pour attirer des foules dans leur stade, et ce d'un côté et de l'autre du rideau de fer. N'oublions pas qu'en URSS, en Yougoslavie ou en Hongrie, qui dominaient le football mondial, il y avait aussi de grandes équipes. De Ryswick et Hanot estimaient qu'une compétition entre clubs était plus facile à organiser et méritait davantage d'exister qu'une compétition entre équipes nationales sur le plan européen. Les équipes nationales dépendaient étroitement des fédérations, tandis que la Coupe d'Europe des clubs, on ne savait pas de qui elle dépendrait. Les clubs eux-mêmes n'étaient pas structurés pour organiser cette compétition. Donc, c'est nous, *L'Équipe*, qui avons pensé qu'il fallait organiser ça.

Quel a été le déclencheur ?

Gabriel Hanot allait de temps en temps à l'étranger pour nourrir un peu notre journal en semaine. En décembre 1954, il était allé voir jouer le champion d'Angleterre, Wolverhampton, qui accueillait à Molineux en matches amicaux des clubs de l'Est. Les Wolves avaient battu le Honved de Puskas et Kocsis ainsi que le Spartak Moscou. Cela avait suffi à ce qu'un journaliste anglais écrive « *Wolverhampton, champion du monde des clubs* ». Gabriel Hanot, avec sa sagesse, sa froideur et son humour habituel a écrit un grand papier dans *L'Équipe* le lendemain en disant : « *Avant de dire que Wolverhampton est champion du monde des clubs, il faudrait qu'ils rencontrent le Real Madrid, ou Milan, et en matches aller-retour.* » →

Jacques Ferran à son bureau de *L'Équipe* en 1957, et à son domicile parisien en 2015.



Presse Sports



Tout s'est enchaîné très rapidement...

Cette « affaire de la création de la Coupe d'Europe » a été faite rapidement parce que nous, journalistes, ne sommes pas comme les dirigeants ou hommes politiques qui ont le temps devant eux. Nous estimions que s'il fallait créer une compétition, il fallait la créer tout de suite. Par conséquent, le jour-même où est paru l'article de Hanot, Jacques de Ryswick, patron de la rubrique football, a écrit un article remarquable, dans lequel il dessine la future compétition. Y compris le rôle de la télévision, en 1954, vous vous rendez compte ? Il dessine vraiment la Coupe d'Europe et dit : « *Pourquoi on ne lancerait pas cette compétition ?* » Dès le lendemain, nous nous sommes mis au travail. C'est-à-dire que nous avons consulté les grands clubs européens pour savoir s'ils adhéraient à notre idée et s'ils disputeraient volontiers cette compétition. Et là, je dois dire que les neuf dixièmes, par les envoyés spéciaux que nous envoyions dans des capitales et de grandes villes, par des courriers et des téléphones, nous revenaient positivement et nous le publions au fur et à mesure.

Quelle a été la réaction des clubs ?

Ils y étaient très favorables, à part quelques-uns. Barcelone était réticent. Le Real Madrid, dirigé par Santiago Bernabeu et Raimundo Saporta, nous a envoyé une lettre : ils ouvraient leur stade, qui s'appelait encore Chamartin, à tous les grands clubs qui viendraient disputer la Coupe d'Europe, y compris les clubs de l'Est. Dès le début, ils savaient que cette compétition devait dépasser le Rideau de fer et allait mettre en jeu à la fois les clubs de l'Est et de l'Ouest. Sinon, elle n'aurait pas l'importance qu'elle devait avoir.

Comment ont réagi les instances internationales à cette proposition de Coupe d'Europe interclubs ?

Nous ne la proposons pas, nous l'inventons,

nous la créons. Pourquoi la créons-nous ? Parce que, d'abord, le président de la FIFA, Rodolphe Seeldrayers, nous a dit que la FIFA était favorable à une telle compétition, mais qu'elle ne pouvait pas organiser une compétition de clubs, surtout européens. Alors, nous pensions que le seul organisateur possible était l'UEFA qui venait de se créer (*en juin 1954*), parce qu'il y avait une chance historique qui faisait que l'UEFA se crée en même temps que la Coupe d'Europe. S'il n'y avait pas eu l'UEFA, je pense qu'on n'aurait pas pu créer la Coupe d'Europe. Qui l'aurait organisée ? Gabriel Hanot et moi nous sommes rendus au premier Congrès de l'UEFA à Vienne, en Autriche, le 2 mars 1955. Deux mois à peine après le fameux article. Nous avons été reçus par le Comité exécutif de l'UEFA qui venait de se créer, présidé par un Danois, Ebbe Schwartz. Nous leur avons expliqué pourquoi nous voulions que cette épreuve existe, parce qu'elle demande à exister et qu'elle aurait un succès fabuleux, nous en étions certains. Mais... personne ne voulait l'organiser et c'était naturellement à l'UEFA de le faire. Ils nous ont répondu non parce qu'ils ne voyaient pas pourquoi des fédérations organiseraient des compétitions de clubs. Ce qui semble inouï aujourd'hui. Parce qu'aujourd'hui, si ce sont les clubs qui veulent l'organiser, ils sont vent debout. Mais non, début 1955, ils nous ont dit non.

Vous êtes donc rentrés bredouilles de Vienne. Qu'avez-vous fait ?

Nous sommes revenus de Vienne, Gabriel Hanot et moi, avec l'idée que c'était à nous de l'organiser, c'est-à-dire *L'Équipe*. Nous voulions donner un coup de main, mais en fait c'étaient les clubs eux-mêmes qui voulaient l'organiser. À ce moment-là, nous avons invité à Paris, tous frais payés – ce que Jacques Goddet, le patron de *L'Équipe*, n'a jamais avalé parce que cela lui a coûté assez cher –, 16 clubs dont nous avons dressé la liste. Ce n'étaient pas des champions, car comment



Au Parc des Princes, à Paris, peu avant le coup d'envoi de la première finale à laquelle 38 000 spectateurs assistant, Jacques Ferran s'enquiert de l'état de forme de la vedette du Stade de Reims, Raymond Kopa, qui rejoindra bientôt Real Madrid.

pouvions-nous connaître le club qui serait champion trois ou quatre mois plus tard ?

Comment avez-vous choisi les clubs ?

On les a choisis sur leur bonne mine... Naturellement, le Real Madrid pour l'Espagne, Milan pour l'Italie, Chelsea pour l'Angleterre... On leur a envoyé une lettre d'invitation, tous frais payés : voyage, hôtel Ambassador sur le boulevard Haussmann à Paris, ensuite *L'Équipe*, le Lido, le restaurant, etc. Deux journées de réunion à l'Hôtel Ambassador qui ont été présidées par Jacques Goddet.

À part les clubs et « L'Équipe », qui a participé à ces réunions ?

Nous tenions à avoir un dirigeant hors clubs. Nous nous sommes adressés non pas à la fédération (*française*), parce que la fédération, alors entre les mains de Henri Delaunay et son fils Pierre, ne tenait pas tant à la création de la Coupe d'Europe : elle voulait créer la Coupe d'Europe des nations. Alors, nous sommes allés vers le Groupement, ce qu'on appelle aujourd'hui la Ligue de football professionnel, qui était présidée par Paul Nicolas. Le vice-président, Ernest Bedrignan, a présidé la réunion qui a créé la Coupe d'Europe, en agréant un règlement que j'avais écrit de ma main. C'est ce règlement qui a été entériné ce jour-là avec un comité d'organisation dont le président était Bedrignan et les vice-présidents Santiago Bernabeu et Gusztav Sebes, un grand homme du football hongrois. Ce bureau de cinq ou six membres était composé de dirigeants de club comme le président de Chelsea. Ils ont pris le truc au sérieux, et ont fait une réunion pour organiser et jouer la Coupe d'Europe.

Sans la FIFA ni l'UEFA donc...

Non, mais très vite, la FIFA et l'UEFA se sont dit : « *Qu'est-ce qu'il nous arrive ? Une compétition qui risque d'être la plus importante de toutes va être organisée par des clubs et le journal ? Ce n'est pas possible.* » Alors, la FIFA a dit qu'à son avis, c'était à l'UEFA de l'organiser. Elle n'a mis qu'une condition, c'est que cette compétition ne s'appelle pas Coupe d'Europe des clubs parce que le substantif « Europe » devait être uniquement utilisé pour la Coupe d'Europe des nations. On pouvait en revanche se servir de l'adjectif « européen ». Donc, la Coupe d'Europe s'est appelée « Coupe des clubs champions européens », cela a été son premier titre jusqu'à sa transformation en « Champions League ». Mais je ne veux pas utiliser ce terme anglais, je préfère dire

« Ligue des champions », parce qu'étant donné qu'on (*les Français*) l'a inventée, cela m'ennuie qu'elle porte un titre anglais.

Y a-t-il eu beaucoup de débats concernant le format de la compétition et son règlement ?

Non, il n'y a pas eu de débat. On a pris un à un tous les points que j'avais rédigés, ils ont été un peu discutés les uns après les autres et adoptés. Ce règlement a été adopté in extenso à l'unanimité. Le lendemain, on a fait une nouvelle réunion pour discuter du premier tour.

Et organiser un tirage au sort ?

Non. On a décidé de ne pas procéder à un tirage au sort pour ne pas mettre deux favoris face-à-face, et on a arrangé le premier tour. Je crois que c'est le seul tour de la Coupe d'Europe qui a mis aux prises deux clubs qui n'étaient pas champions au départ et qui n'étaient pas tirés au sort. Mais naturellement, dès que nous avons tourné le dos, l'UEFA, sur l'injonction de la FIFA, a décidé finalement de s'en emparer et depuis ce jour-là, l'organise plutôt bien. Nous avons tenté un coup de poker, parce que nous étions bien incapables, aussi bien les clubs que nous, d'organiser une compétition de cette importance. Comment allait-on désigner les arbitres ? Comment allait-on punir les joueurs ou les clubs eux-mêmes ? Ce n'était pas possible. Il aurait fallu créer un comité à côté, etc. C'était beaucoup mieux que cela revienne à l'UEFA.

La compétition a-t-elle d'emblée rencontré le succès ?

Oui. Cela a commencé tout de suite dans l'euphorie avec près de 30 000 spectateurs de moyenne dès la première saison, c'est quand même quelque chose pour une compétition qui naissait, sans club anglais en plus, parce que Chelsea, sur l'injonction de sa fédération, a préféré attendre et voir. →

« Dès le second tour de la Coupe d'Europe, elle risquait de ne pas se jouer complètement puisqu'il n'y avait aucune relation entre la Yougoslavie de Tito et l'Espagne de Franco. »

Robert Jonquet et Miguel Munoz se saluent devant Arthur Ellis, l'arbitre anglais de cette première finale. La coupe prendra le chemin du vestiaire visiteurs pour ne plus quitter Madrid, puisqu'elle sera offerte au club espagnol après sa cinquième victoire, en 1960.



Le premier tirage au sort a donc eu lieu juste avant le deuxième tour ?

Après le premier tour, il y avait huit qualifiés. L'UEFA a eu la bonne idée de m'inviter à Bruxelles pour faire le premier tirage au sort de la Coupe d'Europe, je suis assez fier de ça, c'est une sorte d'hommage que l'UEFA nous a rendu. J'ai fait le tirage au sort et les deux premiers noms que j'ai sortis de l'urne, c'était Real Madrid et Partizan Belgrade. Dès le second tour de la Coupe d'Europe, elle risquait de ne pas se jouer complètement puisqu'il n'y avait aucune relation possible entre le pays de Tito et le pays de Franco ! Eh bien, si, le football a été assez fort pour que ces deux équipes se rencontrent. Saporta, l'adjoint de Bernabeu, était un homme d'une telle intelligence et qui avait des relations telles qu'il s'est débrouillé non pas pour donner des visas aux joueurs qui allaient à Madrid et à Belgrade, mais pour pouvoir les faire passer par des postes frontières bizarres pour qu'ils puissent passer sans visa.

Quelles impressions gardez-vous de cette première finale ?

Elle s'est jouée à Paris le 13 juin 1956, au Parc des Princes, dans une ambiance de fête. Sans acrimonie, dans la joie générale, c'était bien. On espérait que Reims gagnerait mais ça n'a déplu à personne que le Real Madrid s'impose. C'était une très belle soirée d'été, avec une affiche idéale : le Real Madrid, principal promoteur de l'épreuve, et le Stade de Reims, la grande équipe du moment, avec Raymond Kopa. Eh bien, cette équipe-là a très bien résisté au Real puisqu'elle a mené à deux reprises, mais elle a ensuite été subjuguée et dominée par le Real et son homme lige, son champion toutes catégories, Alfredo di Stefano.

Di Stefano était-il vraiment spécial ? Était-il différent de tous les autres joueurs à l'époque ?

On discute beaucoup aujourd'hui pour savoir si Messi et Ronaldo sont les meilleurs joueurs de l'histoire. Quand j'ai présent à l'esprit Pelé et Di Stefano, je les mets 1 et 2 sans réfléchir, bien avant Messi, parce que Pelé a quand même gagné trois Coupes du monde et qu'il était le seul joueur capable de gagner un match à lui tout seul. Di Stefano venait quand même un peu derrière mais il avait cette supériorité sur Messi parce qu'il tenait toute l'équipe entre ses mains. Di Stefano était un chef de bande, ce que Messi n'est pas. Messi est un artiste admirable, un dribbleur, un marqueur de buts, tout ce que vous voulez, mais il ne domine pas son équipe comme le faisait Di Stefano, il ne la crée pas comme le faisait Di Stefano. Di Stefano était le Real à lui tout seul. Quand



on me dit aujourd'hui que l'attaque Neymar-Messi-Suarez est unique au monde, je dis que j'ai connu Di Stefano-Puskas-Gento-Kopa, ce qui n'est pas mal non plus.

Qui a remis la coupe au vainqueur ?

À la fin du match, on avait préparé la coupe que nous avions fait faire chez un orfèvre de la rue de la Paix, à Paris. C'est Jacques Goddet qui l'a donnée à Santiago Bernabeu en lui disant : « *Je vous donne cette coupe parce que c'est l'enfant de l'amour.* » C'est joli ! Nous couronnions ce jour-là notre œuvre majeure, avoir créé la Coupe d'Europe.

Aviez-vous le sentiment en 1955 que la compétition atteindrait la taille et l'importance qu'elle a aujourd'hui ?

Oui. Je pensais qu'elle allait débiter très fort et qu'elle ne cesserait de grandir. Comment aurait-elle grandi, dans quelles conditions ? Est-ce qu'elle serait dépassée par son succès ? C'est ce qu'on a craint. Est-ce que l'UEFA allait l'organiser sereinement, en faisant tout ce qu'il faut pour elle, et en la maintenant dans des limites sportives étroites, avec le choix des arbitres, la lutte contre le dopage ? Est-ce que l'UEFA allait être à la hauteur ? Est-ce qu'un beau jour, les clubs eux-mêmes, à la manière des compétitions aux États-Unis, n'allaient pas essayer de s'en emparer ? C'est ce qui est arrivé, mais l'UEFA a très bien résisté. 🧠

« Quand on me dit aujourd'hui que l'attaque Neymar-Messi-Suarez est unique au monde, je dis que j'ai connu Di Stefano-Puskas-Gento-Kopa, ce qui n'est pas mal non plus. »

Après la remise du trophée au vainqueur, ni Alfredo Di Stefano ni Santiago Bernabeu ne semblent vouloir lâcher la coupe.



UNE AFFAIRE DE JOURNALISTES

C'est au sein de la rédaction de *L'Équipe* qu'est née l'idée d'une Coupe des clubs champions européens. Jacques Ferran se souvient de ses jeunes années de journaliste.

Les journalistes de *L'Équipe* que nous étions avaient beaucoup plus qu'aujourd'hui l'idée de jouer un rôle dans le sport. L'idée était d'être parties prenantes du sport. Je me souviens par exemple qu'en 1950, la Coupe du monde avait lieu au Brésil. L'Équipe de France n'était pas qualifiée, mais quelques mois auparavant, comme il n'y avait pas 16 participants, les Brésiliens avaient invité la France. L'Équipe de France se portait assez mal à l'époque, et les dirigeants de club avaient insisté auprès de la fédération pour ne pas y aller. Notre réaction à *L'Équipe* et à *France Football*, avec Hanot et compagnie, c'était de dire : *"Ce n'est pas possible. On a la possibilité d'aller disputer une Coupe du monde et on n'y va pas."* C'était en 1950, je n'avais que deux ans de journalisme et je suis allé voir Henri Delaunay. Delaunay était secrétaire général de la fédération et tout-puissant dans le football français : *"À L'Équipe, nous vous demandons si ce n'est quand même pas possible de revenir sur votre décision..."* Il a été très gentil, je le connaissais déjà et il m'a dit : *"Non, ce n'est pas possible parce que les clubs ont déjà décidé, on a déjà mis en vacances nos joueurs."* Et on n'y est pas allé. Ceci pour donner un exemple du fait que nous estimions que nous avions un rôle à jouer, que nous étions parties prenantes dans le sport tout entier. On a organisé le Tour de France, on a organisé quantité de choses, mais on avait notre rôle à jouer, c'est la première chose.

La deuxième chose, c'est que nous estimions plus qu'aujourd'hui qu'il fallait trouver des idées nouvelles. Par exemple, nous avons quand même inventé le Ballon d'Or, un an après la Coupe d'Europe. Ce n'est quand même pas rien. Puis, on avait fait aussi le Soulier d'Or qui récompensait le meilleur buteur européen. Et puis, quantité de choses. On a été les premiers, à *France Football*, à mettre des "étoiles" aux joueurs, c'est-à-dire à leur donner des notes, ce que tout le monde fait aujourd'hui. Enfin, on était remplis d'idées qu'on essayait de réaliser.

C'est au niveau de la rédaction de *L'Équipe*, et je voudrais bien insister là-dessus, que la Coupe d'Europe a été créée. Pas au niveau du journal. Ce n'était pas le propriétaire, le directeur, le patron. Non, ce sont des

journalistes qui ont créé la Coupe des clubs champions européens et le Ballon d'Or. Il fallait avoir l'accord du patron pour se faire les inventeurs d'une compétition, et lorsqu'on est allé en parler à Jacques Goddet, il nous a accueilli à bras ouverts parce qu'il pensait surtout économique. *L'Équipe*, le quotidien, se vendait très mal en semaine, les mardi, mercredi, jeudi, il n'y avait rien à écrire sur le football. C'est ce que nous appelions des resucées, c'est-à-dire qu'on revenait sur les événements du dimanche précédent et on annonçait le plus tôt possible ceux du dimanche d'après. Mais pas de compte-rendu, pas d'actualités. Nous manquions d'actualités et, donc, créer une Coupe d'Europe en semaine était du pain bénit pour Jacques Goddet. D'ailleurs, dans ses mémoires, il a dit que s'il avait demandé à l'UEFA un dollar par match créé grâce à nos idées, il aurait fait fortune, ce qui est vrai. »

Conférence de la rédaction du journal *L'Équipe* dirigée par Jacques Ferran, en 1984, peu avant son départ à la retraite.

